



HAL
open science

Relire "Au-delà de l'urbanisme" (1968) de Georges Meyer-Heine

Daniel Pinson D. Pinson

► To cite this version:

Daniel Pinson D. Pinson. Relire "Au-delà de l'urbanisme" (1968) de Georges Meyer-Heine. Georges Meyer-Heine ou les enjeux de la pluridisciplinarité, Journée d'études organisée à l'occasion de la réédition de l'ouvrage du co-fondateur de l'IAR-IUAR (1969), IUAR (Institut d'Urbanisme et d'Aménagement Régional) Aix Marseille Université, Nov 2016, Aix-en-Provence, France. halshs-04192828

HAL Id: halshs-04192828

<https://shs.hal.science/halshs-04192828>

Submitted on 31 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RELIRE *AU-DELA DE L'URBANISME* (1968) DE GEORGES MEYER-HEINE,
Intervention de Daniel Pinson, Professeur émérite, Aix-Marseille Université,
en introduction à la Journée d'études autour de Georges Meyer-Heine, le 04/11/2016

Je tiens tout d'abord à adresser mes remerciements aux fils de G. Meyer-Heine (Antoine et Brice) pour leur présence, mais aussi pour leur généreuse cession des droits d'auteurs - qu'ils détiennent de leur père - à l'IUAR. Merci aussi aux éditions de l'Aube qui ont bien voulu rééditer *Au-delà de l'urbanisme*, au LIEU et à l'IUAR qui m'ont soutenu dans l'organisation de cette journée et à tous ceux, nombreux, qui ont répondu présents à notre appel.

Au-delà de l'urbanisme a été publié en janvier 1968, il y aura bientôt un demi-siècle, et je souhaite dire ici l'importance qu'il y a lieu de donner à cet ouvrage. Elle justifie pleinement sa réédition. Georges Meyer-Heine, son auteur, deviendra, un an plus tard, l'un des cofondateurs de l'IAR, avec Georges Granai, sociologue à l'Université d'Aix-Marseille, et d'autres ...

Lorsque j'ai été élu à l'IAR en 1994, comme architecte et sociologue, venant de l'École d'Architecture de Nantes, dix ans s'étaient écoulés depuis la disparition de G. Meyer-Heine, à la veille de ses 80 ans, et pourtant les plus anciens de l'Institut témoignaient de la forte empreinte qu'il avait laissée, tant comme praticien, que comme formateur. C'est surtout Hélène Bellon et Alain Motte, alors Directeur de l'IAR, qui ont attiré mon attention sur la place qu'il avait tenue à l'IAR.

Hélène thésaurisait une partie de ses archives et c'est elle qui m'a donné à lire l'un des quelques exemplaires restants de son « *Au-delà de l'urbanisme* ». Immédiatement, j'ai trouvé ce petit livre « épatant » (comme aurait dit Le Corbusier - qu'il n'appréciait que modérément-). J'y retrouvais l'écho et la force des pages que Françoise Choay avait rassemblées dans un recueil intitulé « *Le sens de la ville* » (1969) qui ouvrait une voie à l'impasse dans laquelle le Mouvement moderne avait mis l'urbanisme.

Le parcours de Georges Meyer-Heine

Il n'est pas inutile, avant de parler de son livre, puis d'en dire l'importance pour ce qui fait une certaine « culture » de l'IAR, de dire quelques mots sur Meyer-Heine, en complément de la notice nécrologique que Nicole Amphoux et Hélène Bellon avait fait paraître dans « *Etudes foncières* » en 1984. Je reprendrai ici l'essentiel de ce que, pour ma part, j'ai mis sur Wikipedia il y a un ou deux ans.

Georges Meyer-Heine, né en 1905, fait des études d'architecture à l'ENSBA de Paris, études brillantes qu'il achève en 1930. Il complète sa formation à l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris, où il soutient en 1935 une thèse remarquée, sous la direction de Louis Bonnier : « *Urbanisme et esthétique, essai pratique de réglementation d'aspect* » ; sa qualité en fait l'un des Lauréats de l'Institut.

Après la seconde guerre mondiale, il cesse sa pratique d'architecte pour se consacrer principalement à l'urbanisme, à la faveur de sa nomination au Ministère de la Reconstruction, comme inspecteur général adjoint. Bien que relativement jeune à la date de sa nomination, Meyer-Heine a cependant derrière lui une indéniable expérience en matière d'aménagement ; il a en effet conçu plusieurs plans d'aménagement : ceux des villes d'Ecouen, d'Aix-les-Bains, d'Alberville et de Briançon. Après Jacques Greber (1933), puis Eugène Beaudoin (1942), il sera chargé du « plan directeur des aménagements de Marseille » de 1949. Il s'agit d'un travail majeur dans sa carrière, et René Borruet y reviendra en détail.

Cependant son rayonnement ne se limite pas à l'hexagone.

Dans les années 1950-1960, il accomplit plusieurs missions à l'étranger, notamment aux USA, en 1957. Il publiera à cette occasion un rapport particulièrement dense (que j'ai lu) sur la situation de l'urbanisme au USA, tant au plan des réalisations que de l'organisation professionnelle.

En 1967, sur la proposition conjointe du Français Robert Auzelle et du Portugais José Tudella, deux condisciples de l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris (années 1930), il sera appelé à travailler sur le plan directeur d'urbanisation de Lisbonne. La pertinence de ce plan vaudra à Meyer-Heine d'être reconduit après la Révolution des œillets (1974).

Il faudrait aussi ajouter, pour être complet, et aider à comprendre pleinement la personnalité de Meyer-Heine, son engagement dans la Résistance, dont il a commandé notamment la 1^{ère} Compagnie du Bataillon de Tarentaise.

La riche matière de « Au-delà de l'urbanisme »

Mais je reviens viens à *Au-delà de l'urbanisme* qui marque sans doute un moment fort de la pensée de Meyer-Heine, nourrie de son expérience.

L'ouvrage, publié par le Centre de Recherche d'Urbanisme, restera dans l'ombre des placards du Ministère de l'Équipement et sa lecture, un demi-siècle après sa parution, nous donne le recul permettant de penser que ce livre était sans doute, à bien des égards, en avance sur son temps.

Notamment pour cette idée qui parcourt le texte, celle du « sacré » inhérent à la ville, et cette idée a d'autant plus de résonance, aujourd'hui, que les grands récits révolutionnaires ont été marginalisés.

Il n'est pas difficile d'admettre cette place du sacré pour la ville ancienne, mais sa longue éclipse, avec la naissance et le développement de la ville industrielle, outrageusement matérialiste, conduit sans peine à mesurer tout à la fois la portée de son effacement et l'ampleur de son manque.

Nous verrons plus loin que le « sacré » de Meyer-Heine va bien au-delà de la signification étroitement religieuse qu'on donne d'ordinaire à ce terme, et la citation qu'il fait du sociologue Roger Caillois (p. 119), trop oublié de nos jours, laisse penser que Meyer-

Heine a lu cet auteur, en particulier son livre *L'Homme et le sacré*, un ouvrage paru en 1939 et réédité dans les années 1950.

Au-delà de cette notion, les questions abordées par Meyer-Heine, la construction de son ouvrage, les concepts mobilisés et les illustrations assez nombreuses qui l'accompagnent ne peuvent laisser indifférent celui qui conçoit l'urbanisme comme bien autre chose qu'un ensemble technique et/ou réglementaire.

En lisant l'ouvrage, on n'a guère de mal à comprendre cette « métaphysique » vers laquelle *Au-delà de l'urbanisme* souhaite nous guider, pour que puisse être mis en pratique un urbanisme pensé comme un « humanisme ».

Les premières pages de l'essai donnent le ton :

« Pour agir utilement, il lui faut [à l'urbaniste], non des connaissances de technicien, mais une culture qui éveille sa curiosité et lui permette d'éviter les écueils grossiers de la facilité ou de l'utopie. Il y a en effet, précise Meyer-Heine, des sciences qui s'enseignent et d'autres qui se vivent. Le seul urbanisme réussi est celui qui a su rendre les hommes heureux, et pour cela il n'y a point de recette. »

Si Meyer-Heine ne remet pas en cause les quatre fonctions fondamentales de la Charte d'Athènes (la doctrine qui domine encore dans les années 1960), c'est cependant pour les repenser et les redistribuer.

Trois d'entre elles : le logement, le travail et la culture, sont en effet qualifiées de « besoins élémentaires » et distinguées d'une quatrième, la « circulation », à laquelle il donne une dimension, au fond assez évidente, mais combien plus ample, « fédératrice », dit-il, celle de l'échange. La « circulation » de la Charte d'Athènes (le déplacement ou la mobilité d'aujourd'hui), n'est finalement, pour Meyer-Heine, qu'un aspect particulier dans un ensemble associant la circulation, l'organisation et, pourrait-on dire, la fonction « cardiaque », puisque c'est ici qu'il définit « Le Sacré et le cœur des villes ».

A ces deux parties de son livre, consacrées, la première, aux « Besoins élémentaires », et la seconde, aux « Fonctions fédératrices », Meyer-Heine en ajoute une troisième, relative aux « Méthodes et moyens ». En plus des outils techniques et juridiques de l'urbanisme, cette partie traite aussi d'une question : « L'urbaniste et l'opinion publique » passant encore largement, à l'époque des grands démiurges qu'étaient les « Architectes en chef », pour superflue.

Au fil de ce plan parfaitement mûri, l'auteur accompagne son texte d'illustrations, la plupart du temps des photos, très bien choisies (nous avons d'ailleurs tenu à les reproduire dans la réédition). La lecture de leur légende livre, à elle-seule, l'orientation que Meyer-Heine a souhaitée donner à son ouvrage. Ainsi trouve-t-on, associée à une photo de la Place Saint-Marc de Venise, cette légende:

« D'une façade à l'autre, le piéton est roi ».

Autre exemple : pour la présentation d'une campagne provençale, d'où émerge la silhouette d'un village perché, il précise :

« Chaque paysage a été construit par les hommes, comme les cathédrales ».

Une étude encore plus fouillée de l'ouvrage nous emmène vers des nuances sans cesse plus subtiles.

Dans la partie des « besoins élémentaires », dans laquelle entre le logement, Meyer-Heine dit ainsi sa réserve pour le terme « logement », « notion impersonnelle et statistique », précise-t-il, et son refus de la distinction entre logement individuel et logement collectif. Selon lui, « le logement est toujours celui d'une unité domestique », et il affirme sa préférence pour le terme de « maison », qui exprime le mieux, pour lui, l'idée de l'entité familiale qui l'occupe.

Nous avons aussi évoqué, plus avant, les raisons qui le conduisent à préférer le terme d' « échange » à celui de « circulation ». L'approche qu'il a de cette première « fonction fédératrice » passe par un assez long développement sur l'importance des sciences sociales et en particulier de la sociologie. Ainsi, en regard de l'acceptation primaire, mécanique, du concept de circulation, celle de véhicules assurant le transport des gens et des choses, il n'aura de cesse, tout au long de son ouvrage, de s'insurger contre la politique du tout automobile qui marque le développement des villes :

« Les villes... sont aujourd'hui malades de l'automobile » (p. 81)...

« Le piéton ayant disparu, la ville est conçue pour l'auto seule » (p. 82).

Il dit, à ce sujet, la mauvaise influence des Etats Unis sur les techniciens français et se prononce en faveur des transports en commun (position somme toute assez répandue chez les urbanistes, y compris à l'époque où il s'exprime). Cependant, armé de sa curiosité sociologique, Meyer-Heine va bien plus loin, et inscrit la « circulation » dans une vision autrement plus large, sociétale et culturelle, de la « communication ». A notre époque de l' « économie de la connaissance », on ne peut qu'être admiratif de la modernité de ce propos de Meyer-Heine (je le cite) :

« La communication des idées a une valeur fédératrice encore supérieure à celle des échanges de biens. »

En réalité son ouverture aux sciences sociales, initiée lors de sa formation à l'IUP, est générale, et elle lui paraît indispensable pour penser l'organisation de la ville (qu'il questionne comme notion). En plus des apports de l'histoire, de la géographie et de la sociologie, Meyer-Heine dit le probable intérêt de la biologie. Il se dit notamment partisan d'une discontinuité du tissu urbain, formé de cellules finies, et reprend le système polycentrique hiérarchisé qu'avait énoncé E. Howard au début du XX^e siècle.

Mais la pleine originalité de son propos se situe l'attention qu'il porte à ce qui construit la « personnalité de la Cité » et à la part de sacré qui s'y cristallise au fil de son histoire. Ce que nous appelons aujourd'hui le « paysage urbain » en constitue, selon Meyer-Heine, une dimension essentielle :

« Chaque ville sacralise son horizon familial », dit-il, en citant Paris et New York (p. 114) et, même si la ville évolue, précise-t-il, « (elle) doit se forger des mythes à la mesure des temps ».

Pour être exhaustif, il me faudrait mentionner la place non négligeable que donne Meyer-Heine, dans ce même livre, à la nature.

En conclusion de son ouvrage, Meyer-Heine termine par un constat qui est bien plus d'actualité en ce début de troisième millénaire qu'au mi-temps du XX^e siècle d'où il s'exprime :

« ... l'ère de l'industrie, dit-il, a dérégulé tous les processus de croissance et de peuplement de la planète ».

Mettant en garde contre une urbanisation qui, et je reprends ses termes :

« si elle n'est pas maîtrisée, débouche sur la destruction du milieu naturel... et, à terme, sur celle de l'espèce humaine ».

Meyer-Heine affirme que l'urbanisme,

« véritable morale des villes, ... met l'ensemble des connaissances humaines au service de l'intuition et de l'imagination créatrice pour façonner le cadre de vie d'une vie future harmonieuse ». (sans tomber sous la dépendance de) *« la machine insensible ».*

Cette phrase peut paraître un peu convenue, mais prononcée avant 1968, elle annonce aussi un besoin d'idéal que l'utopie technicienne, portée par la « société bureaucratique de consommation », comme disait Henri Lefebvre, a eu bien du mal à satisfaire.

Pourquoi rééditer ce livre ?

Je viens de souligner son décalage, sa dimension visionnaire, sagement visionnaire, à l'apogée des Trente Glorieuses. C'est une première raison de le rééditer et il mérite à ce titre d'être un ouvrage de référence pour les urbanistes... pour tous les urbanistes, mais plus précisément pour ceux qui ont été formés ou forment de nouveaux urbanistes à l'IAR. L'Histoire construit la renommée d'une institution qu'elle soit école, université, faculté ou autre. A l'IAR, pardonnez-moi d'être sincère, tout semble s'oublier de son passé, tant l'Institut est tendu vers l'immédiateté, voire l'urgence du présent.

Meyer-Heine ne peut rester un vague souvenir, il faut que ses leçons constituent un repère pour les enseignants, un jalon (un tracé, un marquage) pour aller plus loin, et, pour les étudiants, une référence, comme ils peuvent en avoir d'autres, en la personne de Idelfonso Cerda, Patrick Geddes et du regretté François Ascher. A la différence de ce dernier, justement, je pense que l'urbanisme n'est pas simplement une pratique ou des pratiques, éclairées par des « vraies » sciences. Il est une discipline à part entière, disposant de ce qui l'institue comme discipline : des théories, une reconnaissance sociale et professionnelle, des lieux de formation. Et, j'ai eu l'occasion de l'écrire, une discipline « indisciplinée », pluridisciplinaire, ce qui fait la difficulté de sa recevabilité comme discipline. En réalité, la question de l'irréfutabilité des théories de l'urbanisme est aussi vaine que l'est la polémique assez sanglante qui déchire actuellement les « économistes éclairés » et « économistes atterrés » (je pense au livre de P. Cahuc et A. Zylberberg : *Le négationnisme économique*).

Certains définissent l'urbanisme comme une discipline de l'action. Tout dépend de ce l'on met dans le terme d'action. Se résume-t-elle à l'énoncé et à l'adoption de politiques ou s'étend-elle à leur réalisation matérielle, à leur concrétisation ? De mon point de vue, l'urbanisme, lorsqu'il n'est pas saisi dans la totalité de son acception (à la fois *praxis* et

poësis), en son amont et en son aval, de la clarification d'une situation spatiale insatisfaisante à la réalisation de la proposition qui lui apporte solution, l'urbanisme est amputé. Il se réduit alors à de l'administration.

L'urbanisme est en effet, pour moi, à la fois *planning et design*, pour avoir recours à des nuances anglosaxonnes que le terme d'urbanisme a inconsciemment effacées. On doit à cet indéfinition (à cette ambiguïté) le fait que, l'urbanisme se réduisant au Droit pour la vieille Université d'Aix-Marseille (à laquelle l'IAR appartenait il y a une dizaine d'année), l'Institut était empêché d'utiliser le terme d' « urbanisme » et de se contenter de celui d'aménagement.

Cette époque est révolue, et je me félicite que le désormais IUAR s'affranchisse de la tutelle de la Faculté de Droit (cette part d'histoire de l'IAR m'a fait l'honneur d'être un directeur démissionnaire !) pour s'inscrire dans un Institut Méditerranéen de la Ville et des Territoires. Cela nous mettra à l'abri, de mon point de vue, de ce rabattement permanent de l'urbanisme vers les plus établies des disciplines qui menace sans cesse l'urbanisme et en fait le parent pauvre de la géographie, de l'architecture, de l'économie, de la sociologie, ou, comme aujourd'hui, de la science politique.

L'ouverture pluridisciplinaire de l'urbanisme, plus que jamais d'actualité, doit justement lui permettre, comme discipline à part entière, au fil d'appropriations pertinentes dans d'autres champs scientifiques, mais aussi par un travail théorique spécifique dont *Au-delà de l'urbanisme* est un bel exemple, de tracer les chemins, théoriques et pratiques, d'espaces, disait-on dans les années 1960, de territoires, dit-on aujourd'hui (en y mettant par bonheur autant d'anthropologie que d'administration)... de territoires, donc, mieux adaptés à l'homme moderne, en l'invitant à renoncer à ses phobies technicistes et administratives, et à cultiver le souci qu'il prend de la planète et de la place qu'il peut y occuper sans compromettre l'existence des générations futures.

Au demeurant, Meyer-Heine aura manifesté, dans son ouvrage écrit avant 1968 et réédité aujourd'hui, mais aussi dans sa collaboration avec le sociologue Georges Granai, Maître de Conférence à l'Université de Provence, une belle démonstration de la fécondité du travail pluridisciplinaire.

Je pense que cette journée d'étude, qui mêle réflexions théorique et pratique, en même temps qu'elle rapprochera les générations d'urbanistes formés à l'IAR, fera apparaître ce qui, par delà la diversité des pratiques, est commun à la pensée urbaniste, en termes de théories et de méthodes.

Merci de votre écoute.